

Brèves littéraires

Brèves

MyrinelléPaulo

Monique Michaud

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, M. (2002). MyrinelléPaulo. *Brèves littéraires*, (61), 111–118.

MONIQUE MICHAUD

MyrinelléPaulo

« On commence par les joints ?

— Oui, comme on avait dit. »

Dans le module salon, le crépuscule diffuse une lueur pâlichonne. Sur la table basse, le cendrier et les deux cigarettes, roulées « en trompette » comme dit Paulo. Lorsqu'il approche la flamme du briquet, elle a déjà placé son joint au coin de sa bouche. Ses pattes d'oie se plissent, un début de sourire : « comme au temps du cégep et de tes cheveux longs, Paulo.

— Toi aussi, Myrinelle, tes cheveux frôlaient tes fesses !

— Quand je pense, dit-elle d'une voix assombrie, qu'il ne me reste plus un seul poil sur le coco.

— C'est la chimio, tu le sais bien », murmure Paulo en caressant la joue de Myrinelle. Il tire une bouffée, ferme les yeux. « C'est de la qualité. Ton médecin a un bon fournisseur.

— Le cégep, Paulo, c'était en quelle année ?

— Dans l'autre siècle, vers... 1975 !

— Ah ! Tu as toujours été le meilleur pour les dates et les chiffres !

— Chacun ses forces dans un couple, disait notre thérapeute, tu te rappelles ?

— Oui, Paulo, elle s'appelait Esthéiade et parlait du nez. C'était après la naissance d'Andrégyne, ajoutait-elle en indiquant la photographie de leur fille au mur.

— Pour Andrégyne, elle travaille ce soir, tu es certaine ? Et Francisbilly est au basketball interplanétaire avec le petit ? »

Myrinelle hoche la tête en guise de réponse. Une fumée légère ondoie autour d'eux. Elle rejette sa tête sur le dossier du sofa : « Je n'ai plus mal. Le cannabis apaise totalement les élancements.

— Content pour toi, Miminette. »

Elle tourne son visage vers lui. Il lui sourit, moustache blanche soulevée.

« J'ai toujours aimé quand tu m'appelles Miminette. Je tenais à te le redire ce soir. J'avais aimé aussi, à notre mariage, quand tu avais lu *Le cantique des cantiques*. Avec ta belle voix. Les paroles, c'étaient quoi Paulo ?

— Viens, ma toute belle, ma colombe blottie dans le rocher...

— Que c'était beau ! Si les enfants nous entendaient, ils riraient de notre "vieille âme granola". Dans mes souvenirs, notre mariage romantique sera un des plus importants, tu ne penses pas ?

— Oui, répond Paulo ». Puis, sa moustache se hausse encore, il lève l'index droit et dit : « Juste à côté du séjour en Provence. Cela aura été les trente années où je me suis senti le plus heureux. »

Elle frotte le genou de Paulo en signe d'approbation. Se lève, va vers la fenêtre, appuie sur le bouton de contrôle qui repousse le rideau : « Le mercure indique quatre degrés ! Vraiment pas chaud ! Ils auront rapidement de la neige cette année.

— Ah, je les plains. En Sicile, tu te souviens qu'à la mi-octobre comme aujourd'hui, on avait arraché les plants de tomate...

— Qui mesurait au moins six pieds de haut !

— Tous ces séjours autour du globe ont été enrichissants, dit-il.

— ...

— Enrichissant ! continue-t-il, un autre mot venu des temps ailleurs. Je me rappelle que l'on parlait toujours, vers la fin du siècle, du cheminement personnel. »

Il inspire : « J'adore l'odeur fraîche de ce pot-là ! » conclut-il, en écrasant le dernier petit bout. Elle n'écoute pas, elle gratte avec l'ongle de son index, le bracelet-pile qui stabilise sa respiration.

« C'est sûr que..., commence-t-elle calmement, on a aussi vécu des inquiétudes.

— Il y a eu des orages à traverser, je suis d'accord. Surtout comme parents. La fois où Francisbilly, à dix ans, s'est télétransporté en Sibérie sans prévenir. On avait passé la nuit blanche à attendre. »

Elle étire le bras, pointe l'index afin d'allumer au toucher la lampe sur pied. Il arrête son geste, désigne du menton le cierge sur la table. Elle acquiesce, s'empare du briquet, allume la mèche. Dehors, la chape de la nuit est mise ; les trois boudeaux du parterre deviennent squelettes.

« Malgré tout, j'ai aimé être mère à côté de toi. Tu as été d'un appui extraordinaire.

— Et toi, tu étais si patiente. Les enfants ont bien tourné, c'est surtout grâce à toi. »

Le halo du cierge est faible, leur visage est mal éclairé. Il prend sa main droite, l'embrasse à plusieurs reprises. Elle a les yeux embués. Les minutes s'effilochent, Myrinelle apprécie toujours ces moments d'abandon où le silence s'emplit de mots d'amour. Elle caresse ses mains à lui : « Tu as mis ta petite bague de São Paulo ? mais je sais pourquoi.

— Elle m'a porté chance cette année-là...

— L'année de ton accident. »

Elle revoit tout, tel un film. Huit jours de coma, assise près de lui à le veiller. La peur qu'elle avait eue de le perdre. Lui son bel amour.

« Je te suis revenu, lance-t-il en crevant sa bulle, mais

rien n'était plus pareil.

— Arrête donc grand fou ! rétorque-t-elle vivement. J'étais si heureuse de te retrouver. C'était toujours toi, t'avais pas changé d'un iota.

— Sauf physiquement.

— N'en parlons plus, c'est réglé », dit Myrinelle en secouant la tête pour chasser cette image, fantôme du passé.

Il ramasse le petit sac transparent, l'agite sous le nez de Myrinelle : « Il en reste pour un petit roulé serré. »

— Bah ! Pourquoi pas ! On a fait tellement de folies ensemble. Je me souviendrai toujours, Paulo, de l'achat du camion 4x4 à traction volante. Cette audace-là, jamais je ne la regretterai : le plaisir que l'on a eu à voyager avec cet engin. »

Il ramasse délicatement l'herbe séchée, la coule dans le papier fin et roule entre pouce et index. Il l'allume :

« Moi aussi, j'ai beaucoup aimé toutes ces folies qui avaient un arrière-goût de rébellion. Comme toutes les places extravagantes où nous avons fait l'amour, ajoute-t-il, perdu dans ses pensées. Dans le sous-marin du beau-frère, au fond du lac Louise, ça c'était spécial...

— Allez Paulo ! Passe-moi le pot ! »

Elle inhale une longue bouffée, l'expulse lentement :

« Penses-tu qu'on va faire un coup de tête, une imbécillité ?

— Pas du tout ! dit Paulo. On est assez vieux pour savoir ce que l'on fait ! Au contraire, on a encore toute notre tête !

— Au fait, pour arrêter le journal Internet, tu as bien rejoint le camelot par courriel ? Oui ?

— Oui, oui, répond Paulo. Et puis, je n'ai jamais aimé vivre seul : le cadet d'une famille aime être entouré de monde. En plus, l'hiver...

— Tu n'as jamais aimé l'hiver », coupe Myrinelle.

Il regarde dehors. Octobre a déjà déshabillé le paysage. Le visage sévère, il dit : « Cette année, le courage nous aura manqué.

— Mi-octobre, c'est un bon moment pour partir, conclut-elle. »

* * *

« Je pense, Myrinelle, que ce serait l'heure.

— Oui, c'est l'heure. »

Dans la cuisine, elle remue la poudre dans les verres. La cuiller tinte contre les parois.

« As-tu remercié le vieux pharmacien ?, demande-t-il.

— ...

— Myrinelle, tu m'entends ?

— Toi, tu aurais pu continuer encore un bout, annonce-t-elle en déposant les verres sur la table.

— ...

— Paulo, tu m'entends ?

— Sans toi, non. Jamais sans toi, Myrinelle. Jamais sans toi, tu comprends.

— ...

— Tu comprends ? »

Elle comprend, elle a toujours tout compris. Elle baisse la tête, elle pleure doucement. Son nez rougit. Il avance son torse vers Myrinelle. Du revers de sa main, il essuie les larmes sur ses joues. Puis, d'un geste théâtral, il lève son verre : « Allez, Myrinelle, tchin, tchin ». Ils boivent en silence. Au dehors, un hélicoptère passe devant leur résidence et klaxonne.

« C'est Fred, dit Paulo.

— Le resto-bar ferme tôt le mercredi. »

Elle quitte le sofa, circule lentement dans son laboratoire-cuisine, caresse le nickelé du vaisselier.

« J'ai bien aimé notre nid d'amour. Les dernières années passées ici ont été formidables, Paulo, je tenais à te le dire. »

Elle ouvre un tiroir, en sort une lettre qu'elle dépose, bien en vue, sur la table.

« Sais-tu, Miminette, je commence à engourdir ; c'est bon signe, je crois.

— Allons nous étendre dans la chambre.

— Penses-tu que, pour les enfants...

— Avec la lettre, ils vont comprendre. Allez, viens. »

Il enlève le frein sur les petites roues avant. Dirige adroitement son fauteuil roulant vers la chambre. Elle l'installe.

« Myrinelle, je n'aime pas être couché sur le dos.

— Là, c'est pas pareil, on va se donner la main. Bon, fermons les yeux. Comme d'habitude, tu vas t'endormir le premier.

— Penses-tu que je vais ronfler ?

— Ben non, grand fou !

— Ferme tes yeux. Je t'aime, Paulo.

— Je t'aime aussi, Myrinelle.

— Sais-tu, il y a une lumière blanche.

— Serre bien ma main, laissons nous dériver vers elle. MyrinellePaulo, toujours ensemble à jamais. »